

Analyses d'ouvrages

Duroselle J.B. L'Europe. Histoire de ses peuples. Un vol., 423 p., 565 Ill., 43 cartes. Libr. Acad. Perrin, et Berthelsmann Lexicon, Verlag, 1990

Ce très intéressant volume est le fruit d'une collaboration véritablement européenne. Aussi a-t-il été publié simultanément par plusieurs pays d'Europe occidentale et imprimé en huit langues.

L'auteur, J.B. Duroselle, a bien montré l'importance du mélange des races au cours des millénaires qui ont précédé l'époque actuelle. Bien entendu, la place réservée aux civilisations antiques, grecque et romaine, est essentielle, autant que celle de la conquête chrétienne en Occident. La naissance de l'état moderne peut être placée au XIVe siècle, date à laquelle se dessine une Europe des Etats, dont l'expansion se poursuit Outre-mer, au cours des siècles suivants.

La seconde moitié de l'ouvrage traite des deux derniers siècles, où s'annoncent la catastrophe des guerres, la faiblesse des traités, les étapes révolutionnaires, et la mutation qui se fait jour dans les vingt dernières années.

Il est permis de regretter que ce très beau volume n'ait comporté qu'un nombre très limité de pages faisant allusion aux progrès de la médecine et, par voie de conséquence à l'accroissement modéré de la population européenne par rapport aux autres continents, avec les effets de la révolution scientifique et le fait essentiel, l'allongement de l'espérance de vie.

La présentation de ce luxueux volume fait honneur aux éditeurs qui en ont confié la réalisation à Nord Compo pour la photocomposition et Brenner Studio de Munich pour la photogravure, ainsi qu'à la société allemande Mohndruck Graphische Betriebe.

A. Cornet

“Médecine et musées : aujourd'hui et demain”. Actes du 4e colloque des conservateurs des musées d'histoire des sciences médicales (7-10 septembre 1988) ; A.E.M.H.S.M. (1990), 327 p. (Collection Fondation M. Mérieux)

L'Association Européenne des Musées de l'Histoire des Sciences Médicales organisait du 7 au 10 septembre 1988 son 4e colloque des conservateurs des musées d'histoire des sciences médicales à Paris et à Milan sur le thème : “Médecine et musées : aujourd'hui et demain”.

Bien qu'encore trop méconnue de nos historiens de la médecine, cette association très active, actuellement présidée par le Dr B. Bracegirdle (Grande-Bretagne), affiche depuis sa création une présence française remarquable puisque nos éminents collègues, Mme J. Sonolet et le Dr B. Pons en sont respectivement, déléguée et secrétaire général et qu'A. Perrot siège en son conseil d'administration. Cette présence française prend toute sa dimension quand on apprend que l'A.E.M.H.S.M. a comme président d'honneur Monsieur le docteur Charles Mérieux dont on connaît l'attachement et la bienveillante prodigalité pour tout ce qui a trait à l'histoire de la médecine. Une fois encore, celle-ci n'a point fait défaut pour donner à ces Actes, publiés dans la "Collection Fondation Marcel Mérieux", une qualité irréprochable.

Les textes des 32 communications, toujours concis et très souvent bien documentés, offrent au lecteur un saisissant panorama de la muséologie médico-historique européenne. Sa richesse et plus encore sa vitalité étonneront nombre de ceux qui persistent à croire, et ils sont certainement bon nombre, que nos musées d'histoire de la médecine ont leur avenir derrière eux.

Aux côtés des collections "généralistes" dont l'Italie nous montre de bien beaux exemples, le lecteur découvrira des créations ou des projets remarquables par leurs moyens comme par leur audace. Les français resteront... songeurs dans le premier cas devant l'ampleur des efforts consentis pour le tout jeune musée d'Ingolstadt (1973). Dans le second cas, ils ne pourront être insensibles aux séduisantes propositions faites pour des musées de la psychiatrie ou de la psychologie.

Beaucoup plus techniques, les textes décrivant les 23 "posters" exposés durant le congrès témoignent tout autant de la grande qualité de présentation et donc du "professionnalisme" de l'ensemble des conservateurs que de l'omniprésence - médico-historique ou esthétique ? - de l'anatomie pathologique ou normale sous toutes ses formes.

L'étonnante variété de ces collections médico-historiques ne peut qu'enthousiasmer les conservateurs comme les amateurs. Le risque toutefois de voir tant d'archives médicales et biologiques cantonnées au domaine de la curiosité reste grand.

Pour l'éviter, il appartient à ceux qui ont en charge leur conservation d'en systématiser l'étude approfondie en réservant par exemple tel ou tel sujet particulier, pour un colloque entier. Gageons qu'ainsi, les musées de l'Histoire des Sciences Médicales sauraient regagner les faveurs de leur clientèle privilégiée : les historiens de la médecine.

P.L. Thillaud

Khoury Robert. La médecine au Liban, de la Phénicie à nos jours. Edition A.B.C.D. (BP 13 - 5314 Beyrouth)

Qu'un médecin cardiologue - Dr Robert Khoury - entreprenne pour la première fois une étude fouillée sur l'histoire de la médecine au Liban paraît naturel, notamment lorsqu'on apprend que l'auteur avait créé la "Société Libanaise d'Histoire de la Médecine", mais aussi avait fondé et dirigé pendant 15 ans la page médicale de "L'Orient". De ce fait-là, "La Médecine au Liban de la Phénicie à nos jours" (paru aux éditions ABCD) "conjugue l'Histoire et la Médecine" pour puiser dans les premiers millénaires avant Jésus-Christ les sources d'une science ayant existé mais n'ayant jamais été révélée comme telle.

Le parcours du Dr Robert Khoury est jalonné de documents et de faits. Révélations étonnantes puisque outre les diverses influences, les différents apports extérieurs (assyriens, mésopotamiens, égyptiens, hébraïques, grecs, etc.), on apprend que le dieu-guérisseur au cours des siècles était Echmoun et non Esculape, son "successeur". D'ailleurs, cette révélation - stèles, inscriptions et références archéologiques à l'appui - constitue le support majeur du livre. Le culte d'Echmoun qu'un bas-relief représentait debout, à proximité d'un serpent, la tête arborant de chaque côté deux étoiles, remonte à l'époque d'Ugarit, aux XIVe-XIIe siècles a.v. J.C. Alors que "la première mention de son nom en tant que divinité date du VIIe siècle", selon le Dr Khoury.

Les armes de la médecine à l'époque phénicienne sont efficaces et originales, en raison de toute une méthodologie de composition de produits végétaux et minéraux. Armes destinées à se défendre contre nombre de maladies. Et pour éclairer son lecteur, le Dr Khoury dresse une nomenclature de produits qui semblent s'inscrire dans le cadre de ce qu'on appelle à tort "la médecine arabe" : les multiples effets de l'ail, de l'absinthe, de l'anis, du figuier, des fleurs de pavot, de l'eau de roses, de la myrrhe, de l'oignon, etc.

Les premiers médecins libanais

Si les armes de la médecine n'ont pas varié (comme l'écrit l'auteur) depuis la Phénicie jusqu'à l'arrivée des premiers médecins libanais, de nombreuses "techniques" fondées sur le don d'observation des praticiens non diplômés, puisées, parfois, dans de vieux traités orientaux, furent exercées, accompagnées de nombre de légendes à caractère péjoratif.

Cependant, ces praticiens "souvent d'origine nord-africaine" connus sous le nom de "moghrabis", étaient parfois porteurs de recettes bénéfiques. On venait donc les consulter de loin. Ainsi, "certains opéraient la cataracte par luxation dans le corps vitré. Ils soulageaient, du moins momentanément, les rétentions urinaires par rétrécissement de l'uretère, en dilatant le canal avec des bougies de plomb de grosseurs différentes"...

Cette évolution de la médecine, suivie par le Dr Khoury grâce à une documentation étendue, jette la lumière sur l'éclosion des premiers médecins libanais, diplômés et la manière dont la médecine était pratiquée au Liban avant l'émir Bachir. Si comme le rapporte l'auteur, un certain nombre de médecins étrangers exerçaient au Liban au début du XIXe siècle (Drs Bois, Polany, Aubin, Bertrand...), la présence de médecins libanais diplômés s'était imposée à partir du moment où le docteur Clot avait jugé impérative la fondation d'une Ecole de médecine au Caire, école ayant suppléé au dispensaire d'Abou-Zaabel. Là, on doit reconnaître le mérite de l'émir Bachir qui, en 1837, avait accordé une aide financière pour couvrir les études médicales de quelques Libanais. Parmi ces premiers médecins, Youssef Jalkh, Ibrahim Najjar, Ghaleb el-Khoury, Michael Mechaka, Sleiman el-Khoury, Youssef Rami, Farès Saad Noujaim...

1865 et 1883

Mais il faut attendre 1865 et l'arrivée des missions protestantes pour que la décision d'ouvrir une section médicale soit prise, alors que les cours commençaient avec trois professeurs : Cornelius Van Dyck, Wortabet et Post.

Quant à la Faculté de Médecine française fondée par les Jésuites, elle donna le coup d'envoi aux premiers cours en 1883 avec onze étudiants. Projet ayant été le fruit d'une

“énergie dépensée par le Père Rémy Normand, des pressions politiques ainsi que des démarches exercées à tous les niveaux de Paris”. De ce fait-là, la pratique médicale à la fin du XIXe siècle devait acquérir la maîtrise escomptée. Là, le Dr Khoury ouvre une parenthèse fort intéressante sur les méthodes avec lesquelles étaient soignées certaines maladies (hémiplegies, méningite tuberculeuse, dysenterie, épilepsie...).

Si la fin du XIXe siècle a connu l'essor de la médecine, la Grande Guerre viendra l'interrompre, la famine et le typhus aidant à miner le Liban et à faire sévir la sous-alimentation. Un large volet est ouvert sur cette triste période qui, à l'heure actuelle, dira le Dr Robert Khoury, passe malheureusement sous silence. Période où les cadavres par milliers privés de sépulture servaient de nourritures aux animaux sauvages. D'ailleurs, des illustrations poignantes ainsi que des témoignages illustrent l'intensité de ce malheur inégalable dans l'histoire du Liban.

Beauchamp Chantal. Délivrez-nous du mal ! Epidémies, endémies, médecine et hygiène au XIXe siècle dans l'Indre, l'Indre-et-Loire et le Loir-et-Cher (Hérault éditions, Montpellier, 1990)

Jusqu'à ces dernières années, les pays développés avaient au moins une certitude, celle d'avoir vaincu les fléaux épidémiques et les maladies infectieuses endémiques. Mais de nouveau surgit l'inquiétude, qui nous rend plus proches des hommes du XIXe siècle, encore soumis à la prégnance de la maladie et de la mort, mais déjà animés de l'espoir de s'en libérer par les progrès de la médecine et de l'hygiène. Le livre de Chantal Beauchamp décrit cette évolution, les conditions économiques qui l'ont favorisée, les choix politiques qui l'ont orientée, les obstacles biologiques, sociaux et mentaux qui l'ont limitée, à travers l'histoire des populations de trois départements du Centre-Ouest de la France (l'Indre, l'Indre-et-Loire et le Loir-et-Cher), victimes d'une morbidité multiforme : présence endémique de la dysenterie et de la typhoïde ; irruption du typhus en 1814 ; déferlement du choléra en 1832, puis encore à trois reprises dans le siècle à Blois, Châteauroux, Romorantin, Chinon, Tours, Saint-Aignan, etc. Sans répit, la Brenne et la Sologne marécageuse subissaient les “fièvres paludéennes”. Et c'est dans la région de Tours que Bretonneau identifia vers 1820 la diphtérie, qui se répandit ensuite dans les départements voisins, par les vallées du Cher et du Loir, pour s'étendre à la France entière sous le Second Empire.

Cet état sanitaire peu encourageant contraste avec le dynamisme des médecins et des administrateurs de la région, organisant des campagnes de vaccination intenses, quelques années seulement après la découverte de Jenner, veillant à l'assainissement des lieux malsains, inculquant au peuple les règles de l'hygiène. La lutte sanitaire s'appuie sur les conceptions médicales alors dominantes, principalement la théorie des humeurs, qui fait du corps et de la libre circulation de ses fluides internes un modèle de la salubrité des lieux. Thyphoïdes, dysenteries, fièvres, sont pensées comme des maladies du milieu : aux eaux stagnantes correspondent les engorgements humoraux, responsables de l'allure apathique et des comportements routiniers du peuple. A l'inverse, les sols assainis, les rues droites, les espaces dégagés libèrent l'énergie vitale, accélèrent les changements, développent le commerce et la spéculation, qui doivent apporter ensemble la richesse et la santé.

Car il n'est pire ennemi de l'hygiène que ces "mauvais pauvres" des faubourgs mal-propres, ces asociaux que les troubles politiques multiplient dangereusement aux yeux des partisans de l'ordre. La peur du typhus ou du choléra, c'est d'abord la peur du désordre et de la révolution sociale, le vrai mal de l'époque pour des pouvoirs encore fragiles. Cette quête de la toute-puissance contre le Mal, cette recherche du monde cohérent, immuable et parfait, est aussi au coeur des pratiques médicales elles-mêmes. Les vaccinateurs ne donnent-ils pas parfois l'impression de sacrifier les gestes d'une opération aux résultats inégaux ; d'ériger la méthode en dogme, et les critiques en blasphèmes ? L'étude de Chantal Beauchamp, vivante et concrète, nous dévoile la portée de ce paradoxe, qui fait que les avancées médicales du XIXe siècle s'expriment souvent dans les termes traditionnels de la croyance religieuse et de la pensée politique. Peut-être faut-il y voir une part de leur efficacité.

Bursaux Michel. "Le Centre Hospitalier de Châlons-sur-Marne - Des origines à nos jours". Editions Siloe à la Librairie Siloe-Pasteur - 7 avenue Léon Bourgeois, 51000 Châlons-sur-Marne. 200 pages - 90 illustrations - 240 F

S'il existait à Châlons-sur-Marne, avant l'an mille, trois hôpitaux et neuf au Moyen-Age, ce n'est qu'après le regroupement des différents établissements voulu par l'évêque Cosme Clausse et réalisé en 1606 que naquirent les Hôpitaux Unis.

Ce sont ces derniers que l'auteur s'est plus particulièrement attaché à faire revivre.

Dès le XVIIIe siècle, la nécessité d'une profonde modernisation se fit sentir mais ce n'est qu'un siècle plus tard qu'elle fut réalisée.

Grâce aux progrès prodigieux de la médecine et malgré les guerres ruineuses et dévastatrices, l'hôpital ne cessa de se transformer.

Jusqu'en 1940, date à laquelle il fut en grande partie détruit, l'Hôtel-Dieu se dressa face à la cathédrale. Quant à l'hospice Saint-Maur, qui accueillait les vieillards et les orphelins, il dut plusieurs fois changer de lieu.

Après la seconde guerre mondiale, bien des projets de reconstruction furent proposés qui aboutirent, après de multiples difficultés que l'auteur a bien connues, à la naissance d'un Centre Hospitalier neuf mais complexe que de constantes améliorations ont transformé en un établissement moderne et particulièrement bien équipé.

Le docteur Michel Bursaux, ophtalmologue honoraire du Centre Hospitalier fait revivre à travers l'histoire de ses murs cet hôpital dont les origines remontent à plus de quinze siècles.

Abondamment illustré, agréablement présenté, replacé dans le contexte des événements les plus marquants de la cité, cet ouvrage ne pourra laisser indifférent les curieux intéressés par l'histoire des hôpitaux comme le lecteur amoureux de la ville et sensible à son passé.

A. Ségal

Debray-Ritzen Pierre. La psychiatrie, cette imposture. Albin Michel, 1990

Considérant que le combat qu'il a mené contre "la scolastique freudienne" n'a pas porté suffisamment ses fruits, le Pr Debray-Ritzen, libéré de sa réserve par la retraite,

entend donner un nouvel élan à la lutte contre "la psychanalyse, cette imposture", au travers d'un livre dans lequel sa fougue polémique se donne libre cours.

S'étant juré d'être "clair, direct et pugnace" dans cette sorte de testament, le neuro-psychiatre ascène d'abord quelques coups à la pensée magique, les suivants étant dirigés contre le psychologisme qui relève de cette forme de pensée et contre la psychanalyse qui s'affuble d'un masque pseudo-scientifique.

Mais l'essentiel de ses attaques se destine aux superstitions qui constituent, selon lui, la psychanalyse : le schéma freudien de la sexualité infantile, les "vérités révélées" sous forme de formules, de mots, d'images verbales, de symboles, d'interprétations de rêves, la "prétention nosologique", le "soi-disant blocage affectif précoce", "l'illusion psychosomatique" sont systématiquement analysés et réfutés.

Les conséquences de "l'imposture" sur les mondes de l'esthétique, du socio-culturel, des idées n'en méritent pas moins d'être dénoncées avec la même rigueur verbale, tandis que sont exaltées les vertus de la science, "langue bien faite", bafouée par la scolastique actuelle, "verbe boursouflé, aguicheur et vain".

Sacks (O.). Des yeux pour entendre. tr. fr. par Ch. Cler. Paris, Le Seuil, 1990, 236 p.

Le prix Psyché - 1990 (*) vient d'être décerné à Olivier Sacks pour son livre "*Des yeux pour entendre*" publié aux éditions du Seuil. C'est un neurologue américain auteur de "*L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*" qui avait déjà retenu notre intérêt, il y a deux ans. Comme l'indique le sous-titre, "Voyage au pays des sourds", son ouvrage est une longue étude sur la vie et l'enseignement des enfants sourds-muets. Fort bien traduit par Christian Cler, il se compose de trois parties successives : la première est en fait la recension (élargie et révisée) du livre d'H. Lane, "*When the Mind hears*", pour le "*New York Review of Books*" du 27 mars 1986, où Olivier Sacks découvrirait pour la première fois le domaine de la surdi-mutité, ses écoles, ses méthodes psychopédagogiques, sa bibliographie. Il devait littéralement devenir, écrit-il, passionné par le sujet. Et il allait, à la suite de cette recension, poursuivre une longue enquête approfondie sur le monde des sourds, leurs milieux familiaux, socio-éducatifs, universitaires, professionnels. La deuxième partie du livre nous donne les résultats de cette enquête particulièrement originale et riche. Quant à la troisième, elle reprend un article que l'auteur avait publié également dans le "*New York Review of Books*" (2 juin 1988), consacré à la révolte des étudiants de l'université Gallaudet (la seule réservée aux U.S.A et sans doute dans le monde, uniquement à des sourds ou mal-entendants), de mars 1988. Les étudiants souhaitaient avoir enfin un sourd à la tête de leur université ; et ils réussirent puisque King Jordan, professeur sourd à Gallaudet, en devint le président le dimanche 13 mars 1988 ! C'était la victoire définitive des "signes", du "langage gestuel", sur l'impérialisme de l'oralisme qui s'était imposé depuis 1860 aux U.S.A. avec les partisans d'A. Graham Bell qui avait préconisé cette méthode d'une manière particulièrement impérative.

Le livre d'Olivier Sacks revient d'ailleurs constamment sur cette grande et perpétuelle discussion entre ces deux théories pédagogiques sur l'apprentissage du langage chez les enfants sourds ; celle qui défend la primauté de l'expression gestuelle qui, par

la vision, les introduit directement dans le monde des signifiants visuels mais risque de les isoler dans un milieu à part ; et celle qui préconise l'obligation d'une acquisition primordiale du langage oral qui reste pour eux sans support sensoriel, mais leur permettrait de rentrer de plain-pied dans la société des entendants, dans leurs écoles et dans tous leurs registres de communication. Déjà, l'abbé de l'Épée avait réalisé que les enfants sourds utilisaient une "langue de signes" pour communiquer entre eux, et c'est à partir de cette observation qu'il mit au point son système gestuel de communication. L'abbé Sicard, son successeur, allait le perfectionner, alors que J.M. Itard, rééducateur du fameux enfant sauvage, préconisait au contraire le langage oral comme seul capable de faire accéder l'enfant à une pensée conceptuelle. Et pendant près de deux siècles, les deux écoles allaient se combattre, avec parfois une extrême véhémence. Heureusement, comme le montre bien O. Sacks, les intéressés eux-mêmes, les enfants et étudiants sourds, ont tranché : ils utilisent en priorité le langage gestuel et n'y ajoutent que plus tard, lorsqu'ils le peuvent, l'oralisme. Car c'est d'abord "avec les yeux qu'ils entendent", comme nous le répète sans cesse Sacks avec une conviction qui emporte finalement notre adhésion.

J. Postel.

(*) Des voix s'étaient portées au premier tour sur deux ouvrages également très remarquables : celui de Didier A. CHARTIER "Les créateurs d'invisible. De la destruction des oeuvres d'art" (éd. Frison Roche-Synapse) et celui de Niklas LUHMANN "Amour comme passion" (éd. Aubier).